Chapelle de l'Oratoire de Genève, dimanche 14 octobre 2018.
Prédication à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Louis Appia
par Olivier Pictet.

Texte biblique : Luc 10,25-37

Cette parabole du bon Samaritain est un texte fort connu et qui a souvent été pris comme sujet de prédication. Au cours des siècles, plusieurs interprétations ont été données au sujet de cette parabole. Mais je pense que ce matin, il vaut la peine de méditer à nouveau sur le sens de ce texte.

Je l'ai choisi car il va nous permettre de méditer sur le commandement d'amour : « Aime ton prochain comme toi-même ! ».

Mais tout d'abord, que nous dit ce texte ?

Au cours d'une discussion, un docteur de la loi interroge Jésus sur ce qu'il faut faire pour recevoir la vie éternelle. Jésus lui répond en lui demandant :

« Que dît la loi ? ».

Alors le spécialiste de la loi récite deux commandements.

Le premier, tiré du Deutéronome, dit :

« *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, de tout ton esprit* ». (Dt 6,5)

et le deuxième commandement, tiré du Lévitique, dit :

« *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ». (Lv 19,18)

Mais pour se justifier, le docteur de la loi reprend la parole et demande :

« *Qui est mon prochain ?* ».

Ici, je ne pense pas qu'il s'agisse d'une dérobade, mais plutôt d'avoir une réponse à un problème qui préoccupait beaucoup les rabbins juifs de l'époque.

En effet, à ce moment-là, les rabbins se disputent sur la question de savoir « qui est le prochain ».

Pour certains, le prochain est celui qui est aussi un israélite, c'est-à-dire quelqu'un qui est du même peuple. Pour d'autre, c'est celui qui est de la même religion, c'est-à-dire un autre juif. Pour d'autres encore, qui sont plus libéraux, le prochain est simplement un de leur semblable, c'est-à-dire un humain fait à l'image de Dieu. Et cetera...

Avec cette petite énumération, on comprend qu'ils n'étaient pas tous d'accord...

C'est probablement pour cela, que Jésus ne veut pas répondre directement.

Il ne veut pas imposer un choix qui pourrait fâcher son interlocuteur. Mais je pense qu'il ne veut surtout pas prendre parti dans cette dispute car on le lui aurait sûrement reproché ensuite.

Alors, comme il le fait souvent, au lieu de donner une réponse toute faite, Jésus choisit de raconter une parabole. Il espère ainsi que l'auditeur va trouver de lui-même une réponse.

Reprenons cette parabole.

On voit qu'elle contient 4 personnages principaux.

Tout d'abord un homme qui va de Jérusalem à Jérico, et qui reste à demi-mort au bord du chemin après une attaque de bandits. On ne sait rien de lui.

Puis trois hommes passent successivement à cet endroit, et le voient gisant au bord du chemin en train de mourir.

Le premier, un prêtre, passe à distance sans s'arrêter.

Le deuxième, un lévite, fait de même.

Finalement c'est le troisième, un Samaritain, qui est fort ému à la vue du mourant et qui lui porte secours.

Il le soigne, il l'amène dans une auberge, puis il reprend son chemin.

Mais par cette parabole, que veut nous faire comprendre Jésus ?

Après une première lecture, on pourrait se dire que le prochain est celui qui est à demi-mort et qui a besoin de soins. C'est en tout cas ce que va privilégier notre sens de l'éthique, car le Samaritain qui a de la miséricorde s'occupe de cet inconnu qui gît au bord du chemin. Par ailleurs, c'est aussi ce que semble nous dire la dernière réponse de Jésus :

« Va, et toi aussi fais de même ».

Mais attention... si nous lisons ce texte d'une façon plus attentive, on voit qu'il y a un renversement étonnant. En effet, à la fin de la parabole il est dit que Jésus demande au spécialiste de la loi :

« Lequel de ces trois, te semble avoir été le prochain de celui qui est tombé aux mains des bandits ? »

Mais quel est vraiment le sens d'une telle question ?

On peut effectivement être surpris par cette question. Mais je vous rappelle que c'est généralement le but d'une parabole : surprendre le lecteur pour le faire réfléchir d'une façon nouvelle, ce qui parfois l'amène à modifier son point de vue.

Très bien, essayons de comprendre pourquoi Jésus pose cette question...

Tout d'abord, je pense qu'il faut d'abord essayer de comprendre cette parabole en se plaçant dans le contexte de l'époque du premier siècle.

Jésus parle d'abord d'un prêtre.

Mais pour un prêtre il n'est pas question de toucher un mourant qui pourrait être impur. La loi le lui interdit. Donc, il passe son chemin.

En suite Jésus parle d'un lévite.

Mais un lévite c'est aussi un responsable religieux. Afin de ne pas perdre sa pureté rituelle, il agit de même. Il évite donc le mourant et continue sa route.

Finalement Jésus fait entrer en scène un Samaritain.

Là, le récit se corse car les Samaritains sont considérés comme des hérétiques et ils sont généralement haïs des juifs. Ce sont surtout des gens à éviter.

Mais dans cette histoire, le Samaritain pris de compassion est le seul à s'arrêter et à soigner le mourant.

C'est alors que Jésus pose à son interlocuteur la question :

« Lequel de ces trois, te semble avoir été le prochain de celui qui est à demi-mort ? ».

Le docteur de la loi répond alors à Jésus que le prochain du mourant est le Samaritain.

Cette réponse, il ne l'aurait probablement pas donnée sans l'histoire que Jésus vient de lui conter et sans cette fameuse question finale. Intéressant !

Mais qu'est-ce que cela implique ?

Je pense que cela montre au docteur de la loi qu'il doit accepter que le prochain puisse être quelqu'un qu'il n'aurait pas forcément choisi.

D'ailleurs cela me rappelle une aventure de jeunesse.

Un jour, j'étais avec mon frère en balade sur lac avec notre petit dériveur.

Tout à coup, un terrible coup de vent se lève, et très vite on chavire. Alors on tout en nageant et on essaye de s'agripper à notre embarcation, et on espère qu'un autre bateau viendra à notre secours. Mais comme le vent devient de plus en plus fort, l'écume vole tout autour de nous et on commence à avoir de la peine à respirer. Tout à coup, j'aperçois un bateau qui passe. Alors je fais de grands signes pour qu'il nous voie, mais celui-ci ne s'arrête pas, il file tout droit se réfugier dans le port le plus proche. Puis on aperçoit d'autres bateaux qui passent au loin et filent au port. Après un temps qui nous a semblé une éternité, finalement un bateau vient nous aider. Je vous assure, qu'à ce moment-là, nous avons accepté cette aide avec gratitude, sans nous poser de questions sur qui venait à notre secours.

Et bien dans le cas de notre parabole, c'est un peu la même chose. Le mourant n'a pas vraiment eu le choix. Il a dû accepter l'aide du Samaritain, et cela, même si lui-même était juif et qu'il détestait les Samaritains.

À la fin du texte, Jésus conclut avec la réponse :

« *Va, et toi aussi fais de même* ».

Voilà qui est intéressant !

Avec cette phrase, je pense qu'il y a deux interprétations possibles.

Quand Jésus dit : « *Va, et toi aussi fais de même* », il peut vouloir nous faire comprendre, que comme le mourant, nous ne devons pas choisir notre prochain. Il faut accepter que ce soit celui qui s'approche de nous, quel qu'il soit.

Mais je pense qu'il ne faut rester ouvert à une autre interprétation qui est plus directe.

« *Va, et toi aussi fais de même* » peut en effet aussi signifier que Jésus nous sollicite à suivre l'exemple du Samaritain. Celui qui par compassion porte secours à celui qui est tombé au bord du chemin et qui a besoin d'aide, sans savoir qui il est, et sans le choisir.

Je pense ainsi que ce texte essaie de nous faire comprendre que « notre prochain » a un double sens :

il désigne celui dont nous avons besoin, celui qui nous aide, celui dont nous recevons le secours,

mais il désigne aussi celui qui a besoin de nous, à qui nous portons secours.

Et nous ne devons choisir ni l'un ni l'autre... nous devons les aimer tous les deux comme nous-mêmes.

Je pourrai m'arrêter là, mais je ne résiste pas à vous parler d'un dernier aspect de cette parabole que je trouve intéressant.

En voyant le blessé, le Samaritain fut très ému, nous dit le texte ; envahi par la compassion, il s'arrête, rassure le blessé, le soigne, le transporte sur sa monture jusqu'à l'hôtel, le confie lui-même à l'aubergiste à ses frais. Il va donc jusqu'au bout de ce qu'il peut donner, bien qu'il soit un étranger dans ce pays. Ensuite il continue tout simplement sa route.

Et cette façon d'agir me fait bien sûr penser à Jésus, qui porte secours à des juifs, mais aussi à des Samaritains. Il n'attend pas que les personnes qu'il aide, riches ou nécessiteuses, le remercient ou le paient en retour.

Non, il le fait gratuitement et il les laisse libre de continuer leur chemin de vie sans rien exiger.

Je pense que cette façon de voir les choses a été **l'une des sources** de l'élan humanitaire parmi les chrétiens évangéliques du 18^e siècle. Cet élan qui a amené la naissance de différents mouvements humanitaires, dont celui la Croix-Rouge.

C'est sûr que Louis Appia et ses contemporains, les chrétiens évangéliques du Réveil, ont eu une foi forte et féconde.

Étant des réformés, ils sont convaincus que la grâce de Dieu est donnée à tous, sans exceptions. Et que ce don gratuit de la grâce divine implique une réponse concrète et humanitaire.

Oui, je suis convaincu que Louis Appia et ses proches ont été marqués par ce commandement d'amour du prochain. Comme le Samaritain de notre parabole, Louis s'occupe des plus démunis et il part soigner les militaires blessés sur les champs de bataille, comme à Solférino en Italie.

Mais Louis n'oublie pas les nécessiteux. Il demande que la Croix-Rouge porte secours, non seulement aux blessés sur des champs de bataille, mais aussi aux civils qui en ont besoin.

Aujourd'hui, il est important de se poser la question de ce que nous pouvons faire nous-mêmes, pour accueillir et aimer notre prochain.

Rappelons-nous ici que notre prochain, c'est celui qui s'approche de nous, mais c'est aussi celui qui est à côté de nous. Il peut être notre voisin, un ami qui nous tend la main, un collègue, un membre sa communauté, ou un réfugié.

Oui, parfois comme le prêtre ou le lévite de la parabole, il nous arrive de passer notre chemin sans s'arrêter. C'est compréhensible, et je crois que Jésus ne nous le reproche pas.

Je pense qu'avoir foi en Dieu est une bénédiction, car même si l'on doute, même si notre foi est aussi petite qu'un grain de moutarde, elle peut nous aider à faire de belles choses...

Alors, laissons-nous aussi être portés par cette belle parabole... car il y a tant de choses que nous pouvons faire dans notre monde pour aider notre prochain.

Et Jésus nous dit : « Va ! Avec la force que tu as. »

Amen.